

De l'affirmationnisme

Natacha Michel

Les déchirures suprêmes ne réclament pas le silence. Elles demandent le présent et cette sorte de vérité que n'égrène pas le seul incontestable, mais l'engagement, puisque en ce jour affirmer «il y eut des chambres à gaz» n'est pas une constatation historique, mais une déclaration prescriptive. Et toi, rosaire d'os que nulle main n'égrènera, cendre des juifs gazés, si nous nous réunissons aujourd'hui, c'est pour retarder ton heure ennemie. Elle n'est pas désormais celle de l'oubli, ou de l'oublieuse mémoire, elle est celle de ce qu'on nomme négationnisme, dénégation en apparence, affirmation en réalité, dénégation de ce qui, dans le judéocide, (selon la formule d'Arno Mayer) l'attesta : la chambre à gaz.

Au «tout est su», au «nous savons tout», au «nous pouvons apprendre encore», ce qu'on nomme le négationnisme ajoute une

soustraction et tente de briser la ligne d'apport, la ligne des faits, en inscrivant un trou, pourrait-on croire. C'est sa ruse. À l'accumulation infinie des preuves que ne désespère pas la finitude des témoins, il ajoute certes du néant. Le combattre en repuisant au destin, en refusant de souffler la bougie sur la longueur de la nuit, en exhibant la délation inverse a été fait : le mensonge, la falsification ont été montrés particulièrement par Nadine Fresco, par Vidal-Naquet. On doit le faire, on doit continuer à le faire et pourtant cela n'éteint pas la notion, cela n'exclut pas l'ignoble repli des conséquences.

Car pas seulement falsification. À bien le regarder en face le négationnisme est un affirmationnisme. Non un discours pseudo historique, mais une apologie : celle du crime. Tout le paradoxe, toute la tentative d'intimer de la réalité aux significations frustrées, aux esprits sans répercussion de clarté, est que l'affirmation du bien-fondé du crime se donne dans sa négation. La négation n'est pas ici litote fasciste ou jeu de mot lepéniste. Elle est le mode même de l'affirmation. La phrase : «les chambres à gaz n'ont pas existé», vante le crime, le défend et le pose, en ce que nier l'existence du crime est précisément, dans l'atroce cas précis, en faire la louange et la préconisation. L'affirmationnisme est tel de faire l'apologie du crime en arguant de son inexistence, parce que arguer de son inexistence est en faire l'apologie.

Les morts juifs attendirent dans l'ombre de plusieurs mutismes : le premier fut nazi, qui cachait l'extermination sous des mots codés, le deuxième, bien autre, gaullo-communiste fit des gazés des combattants déportés, le troisième fut sacrilège qui conjoignit aux juifs gazés la preuve d'une disgrâce éternelle.

Chaque fois que l'on dissimule le meurtre des juifs, cette destruction déliée de toute autre, puisque la destruction a eu lieu, on ôte non seulement à la douleur son nom, mais on excite le crime en disant qu'il n'était rien. Et, c'est la pointe affirmationniste, en disant qu'il n'était pas. Ce passage du «peu de crime» au «pas de crime du tout», ce glissement qui est celui du révisionnisme au négationnisme affirmatif recèle en son antre l'idée qu'il est si peu calamiteux de gazer des juifs qu'on n'en gaza aucun, tout en conservant l'idée que les juifs sont si peu de chose qu'il faut ratifier ce néant en les faisant disparaître de la terre.

Si on ne mesure pas cela, faire disparaître que les juifs furent anéantis peut, à première vue, sembler simple et odieux escamotage barbare, atteinte au renom de la clairvoyance, mais ne prônant pas le massacre. On pourrait ensuite objecter qu'affirmationniste est inutile, que négationniste suffit, que dire les juifs non défunts alors qu'ils le furent, ne les tue qu'en image. Non. Affirmationnistes, dans un cynique secouement de toute faute, car, identifiant les juifs aux chambres à gaz, n'ayant d'autre nom pour eux que celui de cette supposée invention, ils les y assignent et destinent à jamais les juifs aux gaz. Entendons-nous bien : l'affirmationnisme a besoin du révisionnisme, de l'inclure en le sous-entendant, mais, et c'est tout le point, il lui faut, pour pouvoir le sous-entendre, le nier et le démentir, afin d'aller du «peu de crime» au «pas de crime» qui en est l'apologie. En somme, l'affirmationnisme n'est négation que du révisionnisme et c'est la raison de la forme paradoxale qui, dans le but de légitimer le judéocide, le nie. Le révisionnisme, on pourrait le figurer ainsi : «après tout, il n'y en eut pas tant ; après tout, ce n'était pas un

crime, un si grand crime, un tel crime», par bondissement allègre vers le bas. La sophistication affirmationniste est non de se défendre d'un crime, mais en l'absentant, de l'exalter.

Cependant, pourquoi cette exaltation dans cette forme sophistique ? En vue de quelle nécessité l'affirmationnisme doit-il prendre l'allure d'un négationnisme ? Pourquoi nos morts à la démarche dérobée ? C'est que les négationnistes, ou selon moi affirmationnistes, sont hitlériens. Hitlériens non de fantaisie macabre, comme ces terribles groupuscules à actes et à rituels menaçants, pas hitlériens avec annonce d'ustensiles, de vêtements et de prix. Pas hitlériens en raison seulement d'une familiarité de confrères. Mais hitlériens au sens strict d'un attachement au personnage, à sa figure et à son œuvre. Les citations abondent que d'autres expliqueront mieux que moi : «l'intention criminelle qu'on prête à Hitler n'a jamais été prouvée» (le livre de Garaudy fourmille sur ce point). «Les chambres à gaz sont une invention pour noircir l'histoire du III^e Reich». Hitlériens, les affirmationnistes doivent à la fois blanchir Hitler et le restituer.

Mais sur deux plans différents, ce qui fait toute la sophistication, tout ce que j'ai nommé le paradoxe. D'un côté le blanchir, mais non des crimes qui lui échoient : le blanchir, l'exempter de la défaite militaire subie, le restituer à sa gloire de soldat qui va de pair avec les Hannibal et les Napoléon. D'un autre côté, le restituer sur le terrain de la politique, de la politique criminelle, terme que je préfère pour sa précision à celui de totalitarisme. En somme, tous côtés réunis, réviser et réécrire le bilan du III^e Reich. Or, pour ce faire, il faut attacher à un autre flanc la blessure, donner l'extermination pour une invention judéosioniste et anglo-saxonne.

Il faut donc nier l'extermination pour affirmer l'hitlérisme qui comporte l'extermination. Alors il est essentiel de réhabiliter Hitler, mais comme modèle du guerrier absolu, garant de la pureté belliqueuse, qui n'avait pas besoin de l'extermination des juifs ni des chambres à gaz. Vue du point militaire, l'extermination aurait été une dépense inutile, une fioriture coûteuse. Car, en politiques hitlériens qu'ils sont, les affirmationnistes savent qu'un vaincu manque trop de faste et d'attrait pour la promotion. Est donc nécessaire un Hitler non pas vertueux mais victorieux. Victorieux de l'idée de la guerre même, quand dans les élucubrations de Rassinier, Hitler est dit pacifiste. L'argumentaire de la négation des chambres à gaz, laquelle a pour destination finale une réécriture du nazisme, a besoin de redisposer la question de la guerre, la question de la victoire et de la défaite. En un mot, si on abolit la destruction des juifs d'Europe, on abolit la défaite et Hitler est un grand capitaine. Alors la victoire nazie reste idéalement acquise et inspirante. Et l'honneur perdu d'Hitler retrouvé.

Le négationnisme historique est par conséquent voué à sauver l'image d'Hitler, homme d'état, grand guerrier, à restaurer la figure du III^e Reich comme projet d'ensemble respectable qui n'a été vaincu que par la bassesse et le mensonge juif. Le négationnisme historique permet donc d'exhausser un affirmationnisme politique, lequel autorise à propager l'idée qu'une politique criminelle est en fait une politique acceptable.

Deux fois donc, à l'observer, le négationnisme historique se change en affirmationnisme politique. Et lui sert d'instrument. La première fois, en servant à l'apologie du crime par ce passage du «ce n'était presque pas un crime», au «il n'y a pas eu de crime». La

seconde en sortant du chapeau de l'imposture un Hitler triomphant.

C'est pourquoi aussi à demeurer dans le seul terreau historien, quel que soit l'abîme d'exécution savante et le bienfait qu'il offre aux inconnus, leur faisant voir en face que, sous les strates mêmes de l'histoire, existe un judéocide intact, à rester sur le terreau de l'histoire, on voit l'imposture et non la politique. Défaire le paradoxe, la sophistique selon lesquels nier c'est affirmer, permet de proposer ceci : la grandeur des historiens est de dire l'histoire mais entre l'histoire et la politique, il n'y a pas de nœud double. La ruse du négationnisme et la seule raison à la forme paradoxale est de se présenter sur le terrain de l'histoire, sans manquement à sa destinée qui est d'être un affirmationnisme politique nazi.

M'importe pour finir, sans vouloir autre chose que la divination d'ici-bas, de scruter pourquoi audience est donnée aux abjects propos. Autrement dit de scruter la compatibilité de ce que l'on nomme négationnisme, que J.C. Milner nommerait de *doxa*, avec des catégories de conscience ambiantes. On peut repérer évidemment les instants qui sommeillent et quelques abréviations mentales catastrophiques, accueillantes à cette compatibilité : j'en énumérerai quelques-unes :

1 la façon dont la philosophie déclara que la détermination du nazisme relevait de sa compétence et de celle de l'éthique. Cela aboutit inmanquablement à déclarer que l'extermination des juifs d'Europe relevait de l'indicible, et de l'impensable. De l'indicible et de l'impensable à un effet de doute et de suspicion, le pas est possible :

2/ les diverses réécritures nécessaires quand la vision gaullo-communiste montra des haillons, mais dont le traitement sans principes oriente, lui aussi, vers le doute et ouvre la brèche dans laquelle tentent de s'engouffrer les affirmationnistes : si on réécrit, alors pourquoi pas une réécriture nazie ? On a benoîtement accepté le révisionnisme de Furet à propos de la Révolution Française qui déjà fatiguait la catégorie de génocide (génocide franco-français), la criminalisation des révolutionnaires du siècle, la destitution du républicanisme anti-vichyssois. Alors, pourquoi pas ?

3 conciliant toute tradition en vue d'une nouvelle désuétude de l'humain, la corruption des consciences par un état d'esprit consensuel. pour qui le «problème immigré», directive lepéniste, fut le dernier mot de toute question ; y compris la question de ce qu'est la France, identifiée aujourd'hui non par ceux qui y vivent, mais par les Français légaux, c'est-à-dire par ceux qui en ont les papiers ;

4 la mise en équivalence des camps de la mort nazis et des camps staliniens ;

5 l'humanitaire nouvelle manière non pas exotique mais domestique, dirais-je en faisant volontairement un anglicisme, humanitarisme domestique qu'on peut aussi nommer ésotérique, en l'opposant à l'exotique. L'humanitarisme exotique était africain, bosniaque, et tout en se portant au secours d'hommes et de femmes uniquement identifiés comme victimes, il était fondé sur l'équivalence de tous les camps, ce qui, fait surprenant, finissait par rendre quelconques les camps de la mort nazis. L'humanitarisme domestique ou ésotérique, plus modeste, est fondé sur la notion

d'exclusion et d'intégration, et rapportant à l'exclusion tout désastre, et à l'intégration tout bienfait, il se trouve hors d'état de concevoir ce qui n'a pas ces proportions. C'est le mécanisme qui donna écho à la récente affaire abbé Pierre/Garaudy.

L'abbé Pierre, cette figure d'intouchable, ce commandant Cousteau de l'intérieur, vole au secours de son vieil ami Garaudy et il n'y a plus de chambre à gaz. Il l'a dit, il ne l'a pas dit. Cela importe. Mais ce qui importe davantage est que, furtivement, bruyamment tout ensemble, l'affirmationnisme, de position extrême-fasciste, devient une position tenable, «par le meilleur d'entre nous», et que le négationnisme s'admet.

Exemple sur le champ : conversation avec des gens de bonne volonté (non «racistes», pas antisémites pour deux sous, d'ailleurs «juifs» signifie pour eux «pieds-noirs») qui avaient regardé la télévision. Conversation de rue et pas avec des poivrots, à cœur (de pierre) ouvert :

— Si l'abbé le dit, c'est vrai.

— Quoi ?

— Qu'il n'y a pas eu de chambres à gaz.

— ???

— Oui, il y a eu des chambres à gaz, mais c'était des incinérateurs, les gens là-bas étaient morts de faim, de maladie, on les brûlait dans un but sanitaire.

— Mais la conférence de Wannsee, en janvier 1942, la solution finale ?

— Vous voyez bien que ce n'est pas vrai, il y a toujours des juifs.

Réflexion faite apparaît que :

c'est invraisemblablement la catégorie d'exclu qui bouche la pensée, sardine immonde dans un port de Marseille de l'esprit. Les déportés, qu'étaient-ils ? Des gens, pas des exclus, des persécutés, pas des misérables. Personne ne leur est venu en aide, preuve même qu'ils n'étaient pas secourables, ni intégrables à quelque dispositif actuel de pensée. Ils n'étaient, ne sont pas, l'objet d'une compassion, échappant aux liturgies qui la prévoient.

Si l'on va plus loin dans la pensée dernière, celle de ces années, on voit que l'on est passé de l'affirmation «il n'y a eu que des camps» à l'affirmation «il n'y a pas eu de camps». Comment ? «Il n'y a eu que des camps» était l'antienne de la nouvelle philosophie. Le siècle en avait été un, immense, il n'avait été que cela. Luites, révolutions, libérations ne visaient que cette fin : le camp était le sens de tout et tout s'y conformait, se transformait en lui. Cette opération, celle de la nouvelle philosophie et du courant bosniaque qui est sa descendance et sa dépendance, avait pour motif d'introduire une équivalence entre camps nazis et camps staliniens.

On ne parlait en vérité des premiers que pour aligner les seconds sur eux. Il fallait montrer que l'essence de la révolution était camp de la mort, et ainsi destituer à jamais – dans le passé et dans l'avenir – jusqu'à l'idée même d'un tel sursaut. Or, encore une fois, cela n'était possible que si les camps staliniens entraient en résonance avec ceux, nazis, et si peu à peu on appelait nazis les camps staliniens, le mot nazi finissant par n'évoquer que les seuls camps staliniens.

La mise en équation stalinisme-nazisme devenant obsolète avec la fin du socialisme et l'effondrement de l'État-parti (même si cette mise en équation se prolonge à l'occasion de la terrible guerre civile de l'ex-Yougoslavie), il n'y a plus de camps. Il n'y a plus de camps staliniens et le camp stalinien étant le véritable camp nazi, il n'y a plus de camp nazi.

L'opération de la pensée humanitaire «domestique» est alors simple : le camp nazi n'existe pas. Il n'est pas homologué au consensus et à la réalité actuelle qu'il y ait eu des chambres à gaz. Oui, dit le consensus à couleur humanitaire, ou consensus abruti, il n'y a que ce qu'il y a aujourd'hui : ni politique, ni vérité. Les crimes contre l'humanité ne sont pas des crimes contre l'humanitaire. Avec ce codicille imprononçable : s'il n'y a pas eu de camps nazis, rien n'empêche qu'on puisse, un jour, y jeter les gens.